LES HISTOIRES DE FRANCE

par France ROCHE

C'EST la nouvelle la plus incroyable, la plus étonnante, la plus ébouriffante, la plus stupéfiante, la plus inattendue, la plus désespérante que l'on aura enregistrée depuis dix ans dans les annales du cœur de ces dames.

Devinez, Mesdames, vous dont l'âme pleure périodiquement les larmes d'encre, que les P.T.T. adressent avec fidélité, à Gérard Philipe, ce qui est arrivé à votre idole.

Notre poétique Gérard Philipe possède, si l'on en croit la presse américaine un poste de téléphone...

A ce propos, j'ai téléphoné cette semaine à Charles Spaak, scénariste, adaptateur, dialoguiste, metteur en scène et présentement jeune marié. Il a dû avant de recevoir les lyriques admonestations de M. le maire du 16e arrondissement, aller à l'hôpital avec la future Mme Spaak se faire faire un examen prénuptial. On leur a enlevé des veines un petit peu de sang ; on a fait une série d'analyses avec, et on leur a dit qu'ils pouvaient avoir des enfants. Charles et Claudie Spaak ont été bien contents, ainsi que leurs deux filles : Agnès, 5 ans, et Catherine, 4 ans.

Je leur dédie cette histoire qui vient d'arriver à l'actrice Gertrude Lawrence le soir où elle jouait une nouvelle pièce.

Un de ses admirateurs lui adresse le télégramme suivant :

« Vous souhaite succès habituel ».

Le télégramme fut délivré par erreur à deux jeunes mariés qui venaient d'arriver au même hôtel.

Pour en revenir à « votre » Gérard Philipe, mesdames, il a donc un téléphone et il s'en sert. Chaque semaine il demande une communication transatlantique...

Ces appels transatlantiques, c'est à Hollywood, mesdames, qu'il les adresse.

Devinez à qui ? A une dame. A la plus belle, à la plus silencieuse, à la plus discrète. Vous ne devinez pas ? Je vous donne trois minutes.

Pendant ce temps nous parlerons des dames moins discrètes, justement, de Hollywood.

Lady Astor, ne se contente plus d'être lady. Elle a eu une idée : fonder une université où les femmes de tous les pays se rencontreraient pour échanger leurs vues. Il en coûtera la modique somme de 150.000 dollars. Lady Astor fait des conférences pour avoir cette menue monnaie. Au cours de l'une d'elles, mine de rien, elle mentionna avec dédain : « Ces misérables glamour girls dont Hollywood nous rebat les oreilles. » Quelle publicité ! A peine prononcée, cette conférence à laquelle la presse avait consacré normalement dix lignes vers la page 50, a eu droit à trois colonnes en première page. Les pin-up mobilisées ont fait des déclarations pour montrer qu'elles étaient loin d'être misérables et Jane Russell, cette dame au corsage si généreux que je me demande comment la douane ne la fait pas déshabiller chaque fois qu'elle passe une frontière, interviewée a déclaré avec un joli mouvement de buste :

« Lady Astor oublie sans doute que les pin up girls ont contribué sérieusement à influencer la pensée mondiale pendant la guerre et qu'elles continuent ».

Si j'ai bien compris, pour Jane Russell, « corsage et déshabillage sont les deux mamelles du plan Marshall ».

Autre scandale hollywoodien : Une « columniste » (une dame qui fait à peu près ce que je fais), connue, possède une terrasse. Elle y invite des « glamour girls ». Un matin le téléphone sonne. C'est un riche jeune homme, qui, ayant les moyens, s'est payé une longue-vue. Il calme les cris de la columniste en lui promettant 500 dollars pour toute pin up qui se trouvera le lendemain dans le champ de sa lunette.

La « columniste » invite à tour de bras et trouve que les affaires sont bonnes. Mais le téléphone sonne. C'est le jeune homme : — Je suis navré, dit-il, mois il faudrait me faire une diminution, au lieu de 500 dollars par tête (il appelait ça une tête) je ne vous donnerai que 250. Il commence à y avoir du brouillard ! »

C'est justement à une vedette de neiges et de brouillards que Gérard Philipe téléphone chaque semaine. Allons, je vais être gentille. C'est à Greta Garbo.

Du moins, le journal « The People » du 20 novembre l'affirme. Noyons nos larmes, mesdames, dans l'alcool.

Dans le cocktail qui vient d'être primé au concours international de cocktails, par exemple. Je faisais partie du jury (moi qui ne sais pas distinguer le gin de l'eau et qui pour cette raison bois plutôt du lait). Vous voyez que j'avais toute l'impartialité requise pour déguster et noter les breuvages. Le cocktail primé a été baptisé « Echec à Borgia ».

Depuis que je l'ai bu je n'ai plus très bien mes esprits. Tout d'un coup, une horrible pensée me frappe — chers lecteurs, les Borgia, le poison... le cocktail... Pour tous autres détails, sur ma disparition que je sens proche, reportez-vous donc à votre « France-Dimanche » habituel.

Françoise Giroud à Jean-Louis Barrault : « Calme-toi mon petit bonhomme, tu n'es pas raisonnable »...

ON a tout le temps envie de lui prendre sa température, de poser une main fraîche sur son front, de lui dire, comme à ces enfants maigres, aux yeux brillants, qui courent trop vite, jusqu'à ce qu'ils s'abattent, suffocants :

— Calme-toi mon petit bonhomme... Là... Tu n'es pas raisonnable. Et puis tu n'as encore rien mangé à midi, je suis sûre...

Jean-Louis Barrault est peut-être un grand homme de théâtre, l'animateur redouté et très aimé à la fois d'une troupe fameuse, l'interprète de Paul Claudel, de Shakespeare et d'André Gide, l'homme auquel Edwige Feuillère et Pierre Brasseur obéissent avec joie (et pour qu'ils obéissent, ces deux-là... mais ça c'est une autre histoire). Jean-Louis Barrault est tout cela, bien sûr. Vous le savez, je le sais... Diable ! Alors comment ai-je fait pour ne pas le voir ? C'est peut-être que ça ne se voit pas. Et c'est tellement agréable !

Un grand homme, cet adolescent mal peigné et bondissant, rayonnant de gentillesse, avec ses yeux drôlement fendus où s'allument des petites flammes gaies et tendres ? Bon. Trente-neuf ans ? Bon. Mais au nom de quelle force mystérieuse cet insomnie chronique et ardent, engraissé à la vache enragée, a-t-il arraché à sa routine nationale toute droite la sociétaire de la Comédie Française la moins faite apparemment pour courir les chemins de traverse ?

Dans toutes les langues du monde, cette force-là s'appelle l'amour. Sur cet amour, Madeleine et Jean-Louis Barrault ont construit le foyer brûlant du théâtre français moderne. Mais il a fallu que le dieu du théâtre se donne beaucoup de mal pour que ces deux-là se rencontrent.

Comédien faute d'argent

Sans revers de fortune, Barrault, fils de pharmacien, eût été ingénieur agronome, ce qui lui eût convenu, entre parenthèses, comme des lapins à un lapin. Faute d'argent, il est devenu comédien, après avoir été pion à Chaptal, comptable aux couleurs Lefranc, et balayeur chez Dullin. On a raconté cent fois comment il vécut, alors, gagnant 15 francs par jour et en dépensant 5, mourant de faim, de froid, de misère, dormant sous l'escalier du théâtre — et parfaitement indifférent, d'ailleurs, à toutes ces contingences.

« Jean-Louis ? Un beefsteack, un verre de vin, un matelas et il est heureux », dit Madeleine Renaud, qui s'est résignée à le voir vivre entre deux mamelles de lionne, avec une moquette rapée, qu'il refuse obstinément de voir remplacée.

Le 8 septembre 1931, le programme du théâtre de l'Atelier indique, tout en bas de l'affiche :

« Un garde : J.-L. Barrault. »

« Un autre garde : Raymond Rouleau. »

Quatre ans après, avec 7.000 francs sordidement amassés, il monte son premier spectacle : « Autour d'une mère. » Echec complet, 10.000 francs de dettes. Il n'a plus qu'à recommencer. Il recommencera, avec « Numance ».

Il est à ce moment-là à Madeleine Renaud « de la Comédie Française » ce que le danseur de corde déambulant avec un cirque est à la sous-préfète.

Madeleine Renaud, vous la connaissez. Et si ce n'est elle, vous en connaissez sûrement une autre : c'est la petite Française.

La petite Française telle qu'on la rêve, telle qu'on la peint, telle qu'elle est lorsqu'elle est parfaite. Rien de commun avec le produit d'exportation façon parisienne.

Elle, elle pratique avec un égal bonheur l'art de faire les confitures en laissant les fruits entiers, de servir le café bouillant, et celui, non moins subtil, d'être pour l'homme qu'elle aime — il y en eut trois — irremplaçable, irremplacée. Puérile ou maternelle, provocante ou reposante, capricieuse ou soumise, radio bien réglée que l'on trouve toujours à sa longueur d'ondes.

Ses débuts sont de ceux qui font croire aux sans gêne. Bonne fille de bonne famille bourgeoise, la « petite Renaud » voulait travailler pour être indépendante. Son rêve : devenir modiste. Le rêve de sa maman veuve : marier brillamment ses deux filles.

Mais un jour de 1919 en vacances à Royan, la petite Renaud participe à l'une de ces interminables fêtes de charité organisées par les dames de la bonne société au bénéfice des blessés de la guerre. On monte une revue et on lui donne le rôle... d'une sociétaire de la Comédie-Française. La petite Renaud apprend consciencieusement *La Brouette*, de Edmond Rostand. Dans la salle, Maurice de Féraudy écoute... et bondit. Madeleine Renaud, c'est le don, le don à l'état pur, la condiémenne rée, il l'affirme. On est trop bien élevé dans la famille Renaud pour contrarier un illustre sociétaire du Français, mais tout de même, cette petite Madeleine, qui aurait cru...

Deux mois de leçons payées par un grand-père sceptique et elle entre au Conservatoire, première.

Mais elle est si menue, si jeunette qu'on ne sait quels rôles lui confier. On l'appelle Bout de Bibi... Escande lui dit :

— Tu es mignonne... mais tu n'as pas de chic...

Comme si c'était facile d'avoir du chic avec des bas de coton et 150 francs par mois !

Charles Granval, qui a 21 ans de plus qu'elle, l'épouse. Il est au Français depuis 20 ans : il gagne 800 francs par mois. Elle l'admire de toute son âme... mais il faut tout de même qu'elle fasse le marché, la cuisine et qu'elle promène elle-même ses jardins du Palais-Royal le petit Jean-Pierre qui vient de naître.

Quand elle joue, une voisine garde l'enfant. Ce n'est pas la misère, c'est la pauvreté digne. Et on dépense toujours un franc de moins qu'on ne gagne.

Que Madeleine Renaud ait su demeurer la meilleure et la plus attentive amie de Charles Granval tout en divorçant pour épouser un autre « comédien-français », Pierre Bertin, alors que les deux hommes jouaient tous les soirs ensemble, c'est une assez jolie performance. Que Pierre Bertin lui ait conservé toute sa tendre estime quand elle a divorcé pour épouser Barrault et que les deux hommes jouent tous les soirs ensemble au théâtre Marigny avec le fils du premier, Jean-Pierre Granval, appelez cela comme vous voudrez... Moi, je tire mon chapeau à Madeleine Renaud.

De quel amour rare faut-il qu'elle ait été, qu'elle soit aimée, pour que son bonheur soit plus cher au cœur des hommes que leur vanité. En quelle estime ont-ils tenu sa droiture pour comprendre qu'elle n'était pas femme à tricher... Avec quelle impitoyable douceur a-t-elle suivi le chemin de son cœur... Impitoyable comme une femme qui a changé d'amour, douce comme une femme qui n'aime pas à faire souffrir.

Quand elle rencontre Barrault, Madeleine Renaud est déjà une grande vedette de l'écran. La Belle Marinière, Mistigri, la Couturière de Lunéville... Elle va tourner *Hélène* avec Benoit-Lévy, qui lui annonce :

— J'ai trouvé un drôle de jeune premier... Il est laid, il est sale, il s'appelle Jean-Louis Barrault, vous connaissez ?

Non. Elle ne connaît pas.

Entre elle et lui jaillit un éclair fulgurant dont Barrault est encore ébloui.

Lui, le minable, le mal nourri, le révolutionnaire, le débraillé, la joliesse, la jolie, la fraîche, la sage, la vedette. Ils auraient pu se haïr et se simplement se mépriser. Le dieu du théâtre les marie, en juillet 1940, quand le soldat de 2e classe Barrault est démobilisé. Il est à son tour devenu une vedette de l'écran, mais plus jamais ils n'ont tourné ensemble.

Ils sont gais les Barrault !...

C'est en tremblant d'émotion que Barrault entre au Français en 1940 pour jouer le *Cid*, puis pour y monter *Le Soulier de satin*. Mais il a 30 ans. La Comédie en a 200. C'est une union impossible dont il s'arrache, le cœur saignant. Quand, pour le suivre, Madeleine Renaud passe pour la dernière fois la porte de cette maison où elle est entrée 23 ans plus tôt, elle est comme un patron de péniche qui quitterait soudain les rives sûres de la Seine pour s'en aller naviguer dans l'Atlantique.

Elle est le contraire de l'aventure : tout la retient vers la terre ferme, dans ce port tranquille où elle a jeté l'ancre depuis si longtemps. Et c'est pourtant l'aventure qu'elle ont tentée en fondant leur propre compagnie.

Tous les soirs, ils interrogent avec angoisse le bordereau des recettes. Dans cette salle immense, il faut que 300.000 francs rentrent tous les jours pour que la troupe puisse vivre. Ils n'ont ni subvention, ni dégrèvement, ils n'ont que leur passion du théâtre.

Mais cette passion n'est ni solennelle, ni tragique. Ils sont gais, les Barrault !... Ils ressemblent, dans leur théâtre, à ces jeunes ménages qui viennent de se mettre dans leurs meubles et qui soupirent très fort lorsque passe l'encaisseur du gaz...

Comme un aventurier, le capitaine, il mène son vaisseau, son beau vaisseau orgueilleux. Et si la femme du capitaine est quelquefois un peu angoissée, tant de témérité, lorsque l'heure vient de faire des comptes, elle suit bravement, sans protester, au contraire.

Barrault est au théâtre de 10 heures à 1 heure du matin, acharné, inusable.

Les soirs de générale, il guette, ravagé d'inquiétude. Il sait qu'une pièce prend comme une mayonnaise. Et si elle ne prend pas, c'est le cuisinier qui a tort. Mais seuls ceux qui ne tentent rien ne se trompent jamais. J.-L. Barrault et Madeleine Renaud revendiquent le droit à l'erreur.

Elle a plus le temps de s'habiller, elle n'a plus le temps de sortir, elle n'a plus que le temps de l'aimer, et c'est très absorbant.

Mais sous ses beaux cheveux Charles X... vous pouvez chercher le grain de poussière. Et chaque femme vous dira que le balai de la meilleure femme ne passe pas là où l'œil de la maîtresse de maison ne s'attarde pas.

Madeleine Renaud a prouvé quotidiennement depuis 25 ans qu'elle est tout simplement une grande comédienne. Mais que l'exercice de son art, les gros cachets et les grandes affiches n'aient pas réussi à lui imprimer leur marque, c'est un inexplicable mystère. Elle est le contraire du « monstre sacré », elle est celle avec qui on a envie d'échanger des adresses de couturières, de parler du prix de la vie et des soucis que donnent les enfants ; elle est, ô miracle, celle qui sait aussi écouter.

Yvan Audouard : « La Demoiselle de petite vertu », m'a laissé froid

LA Lousiane se fait beaucoup cette saison : le Lyonnais Marcel Achard, lui-même, a adopté le style nouvorlinnse. Il a situé l'action de sa *Demoiselle de Petite Vertu*, qui se joue actuellement à la Comédie des Champs-Elysées, dans ce quartier du *Vieux Carré* qui est le dernier refuge de l'esprit parisien. La fenêtre donne sur le Mississipi : fleuve connu en France sous le nom d'« Old Man River ». Un bateau à roues miniature descend le fleuve d'un air ingénu, et deux nègres chantent un blues en s'accompagnant à la guitare. C'est le meilleur moment de la soirée. Après, il y a une comédie en trois actes.

La soubrette s'appelle Pénélope. Elle est pulpeuse et blonde. Un petit nègre entre par la fenêtre et se roule à ses pieds en disant :

— *Honey, my darling !*

A quoi Pénélope répond le plus simplement du monde :

— *Tais-toi, sale cochon !...*

Puis Amanda entre par la porte. (Amanda, c'est Mlle Françoise Christophe qui a une des plus belles bouches de Paris.) Il est huit heures du matin. Nous sommes en 1889. Elle a découché. Elle a des remords :

— *Anthony n'est pas venu ?*

Anthony paraît être l'amant d'Amanda. Elle l'a trompé avec un nommé Sydney, mais elle l'aime, et nous le confie en se déshabillant sur la scène. Elle porte des bas à incrustations de dentelles. Cela ne dure que le temps d'un genou montré entre une robe piquerette et un déshabillé bouton d'or.

Petite vertu et Sacré-Cœur de Jésus

Heureusement, Pilar passe une jambe gainée de soie noire par la fenêtre (le rôle est tenu par Jacqueline Pierreux qui dévoilait bien d'autres mérites dans *J'ai craché sur vos tombes*).

Pilar est Espagnole et spontanée :

— *Amanda, ma chérie*, dit-elle, *peux-tu me prêter Anthony pour une seule fois. J'en ai trop envie...*

— *Non !* dit Amanda.

— *Tu n'es pas moderne*, dit Pilar.

Elle rabaisse ses jupes et s'en va marrie.

Elle est remplacée par une blonde toute menue, vêtue d'un tailleur gris et chaste. Elle fait partie de l'Amicale du Sacré-Cœur de Jésus et vient quêter pour les orphelins :

— *Donnez-moi dix dollars*, dit-elle, *et je prierai pour vous...*

On les lui donne : les demoiselles de petite vertu ont le cœur sur la main. C'est pour cela qu'il leur sera beaucoup pardonné. La menue blonde fait un peu de catéchisme et rappelle que l'amour est la grande arme de Dieu.

— *C'est bon à savoir*, dit (en substance) Amanda.

Encore les guitaristes

Dans cette atmosphère de compréhension mutuelle, Anthony paraît. Il n'a pas l'air content. Il est vêtu de ce tissu savoureux qu'on réserve d'ordinaire aux billards. Il est pâle. Il est cocu. Il sort en coulisse. Il se tue.

— *Juste au moment où j'allais tant l'aimer*, dit Amanda.

Elle s'apprête à souffrir lorsque l'épouse du défunt se précipite sur la scène en hurlant :

— *Rendez-moi mon mari...*

La situation est embarrassante et pratiquement sans issue. La veuve jette un coup d'œil sur le cadavre de son mari et se précipite à la fenêtre en hurlant :

— *Au secours...*

Le rideau tombe sur cet appel...

Il se relève presque aussitôt, mais la police a eu le temps d'arriver. La veuve s'est évanouie. La menue blonde fait du tricot. Les deux nègres du début chantent une chanson triste et Amanda prend une résolution farouche :

— *Jamais plus je ne ferai l'amour*, dit-elle.

Pénélope la tance :

— *On ne dit pas des choses pareilles !...*

La veillée funèbre se poursuit dans cet appartement ensoleillé, bleu, gris et rose (les cocottes savent que leurs amants sont heureux de trouver chez elles une atmosphère de nursery). Puis le commissaire Marcus commence son enquête.

— *J'ai envie de vous*, dit-il à Amanda...

On écoutait avec hauteur ce policier galant homme.

— *Bon*, dit-il.

Il fouille les poches du macfarlane du défunt : il y trouve un couteau, un mouchoir, une pipe :

— *Le couteau*, dit Amanda en s'essuyant les yeux, *c'est moi qui le lui ai offert, le mouchoir, c'est moi qui l'ai brodé ; la pipe, il la fumait au coin du feu...* dit-il.

La veuve sort de son évanouissement :

— *Je n'ai plus rien à faire ici...*

Le commissaire Marcus lit alors avec gourmandise les lettres que Sydney écrivait à Amanda.

— *En voilà un qui vous connaissait dans les détails*, dit-il.

Anthony avait lu, lui aussi, ces lettres, et c'est leur précision qui l'a tué. Mais comment avait-il eu ces lettres ? Par le canal de la bonne Pénélope :

— *Je voulais le détacher de toi... Je l'aimais.*

— *Ce n'est pas possible*, dit Amanda, *toi !*

Pénélope est vexée que l'on ne prenne pas au sérieux ses capacités d'amoureuse. Elle relève ses jupes et dit à Amanda :

— *Mes jambes valent bien les tiennes...*

Pierre Devaux s'en paie une tranche...

Amanda soulève à son tour ses jupes et prend Marcus à témoin :

— *Non mais !* dit-elle.

(Ce jeu de scène a été particulièrement apprécié. Pierre Devaux, dit « Pierrot les Grandes Feuilles » en avait le nez tout plissé de satisfaction.)

D'ailleurs, Pénélope commence à dégrafer son corsage :

— *Et mes seins, qu'est-ce que tu leur reproches ?*

Nous ne saurons, hélas ! jamais ce qu'Amanda reproche aux seins de Pénélope, car elle congédie sa servante avant que nous ayons pu nous faire une opinion.

La menue blonde, soudain, pousse un cri : Anthony est ressuscité. En réalité, il s'agit de Costello, le frère d'Anthony, qui lui ressemble et qui a les mêmes goûts que lui pour le tissu vert billard et les gilets rosés. La menue blonde s'évanouit. Le rideau tombe.

L'entracte est remarquable. Toutes les jolies femmes de Paris sont là : Hélène Perdrière, Josette Day, Michèle Morgan, M. Henri Bernstein en est tout ragaillardi et le chapeau de Mme Sève Passeur (pourtant remarquable à tous égards) passe entièrement inaperçu. On oublie même de parler de la pièce...

— *Marcel Achard est si gentil*, dit Favaielli...

Au troisième acte, Amanda a pris son rôle de presque veuve au sérieux. Elle a mis une robe mauve (le demi-deuil sied à Amanda). Elle renouvelle sa promesse :

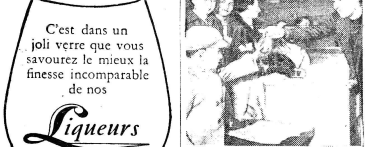
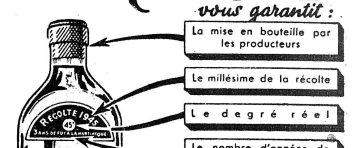
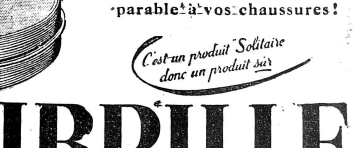
— *Je ne ferai jamais plus l'amour...*

La menue blonde lui a enseigné le tricot, et elle fait des chaussettes de laine pour les orphelins frileux, tandis que les nègres chantent une chanson pleuse.

Mais Amanda n'est pas douée pour la vertu : les grandes amoureuses, ce n'est pas son emploi. Elle fait de gros efforts pour être triste et recinienne. Mais le Pavais-Royal reprend tout de suite le dessus : elle est vouée au vaudeville. Et Costello, le frère du défunt, la demande en mariage.

Elle refuse, puis elle cède et dans un geste d'abandon, elle jette par la fenêtre le couteau, le mouchoir et la pipe de celui qu'elle a aimé au point qu'il s'est tué pour elle.

La menue blonde, qui, elle aussi, est amoureuse de Costello, décide d'entrer au couvent. Pénélope reprend sa place. Les nègres entonnent une nouvelle chanson et le bateau-lavoir du début descend le Mississipi, parmi les « negro spirituals » et les ratons laveurs.



« FRANCE DIMANCHE » N'EST PAS UN JOURNAL OSE, C'EST UN JOURNAL QUI OSE.